HAL
open science

# Mémoires d'une déception, Alberto Denti di Pirajno (1886)1968), Un medico in Africa

Claudio Milanesi

## To cite this version:

Claudio Milanesi. Mémoires d'une déception, Alberto Denti di Pirajno (1886)1968), Un medico in Africa. Voyager aux XIX° et XX° siècles, Université de Provence, CAER, Sep 1994, Aix-en-Provence, France. hal-02377973

**HAL Id: hal-02377973**

**https://amu.hal.science/hal-02377973v1**

Submitted on 24 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Mémoires d'une déception

# Alberto Denti di Pirajno (1886-1968), *Un medico in Africa*

Claudio MILANESI

Aix Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Le sujet de cette communication n'est pas une simple relation de voyage, mais plutôt l'analyse des comptes rendus de plusieurs voyages, c'est-à-dire du récit d'une expérience de deux décennies, celle d'Alberto Denti di Pirajno en Afrique. Dès le début des années Trente, Alfredo Panzini et Massimo Bontempelli, les critiques les plus lucides de la littérature italienne d'inspiration coloniale, en avaient stigmatisé le manque de créativité, l'exotisme d'emprunt et un certain érotisme, typique des feuilletons décadents influencés par la théorie de la race. Bontempelli et Panzini envisageaient une saine injection de réalisme dans cette littérature parsemée de stéréotypes et de sensiblerie, à travers la production de relations de voyages et d'ouvrages sur la réalité de la vie coloniale[1]. Publié en 1952 sous le titre de *Un medico in Africa*, réédité en 1959 sous un autre titre, *Incantesimi neri*, et à nouveau réédité aujourd'hui avec son titre original[2], l'ouvrage de Denti di Pirajno, répond, bien que tardivement, à leurs vœux. *Un medico in Africa*, est, avec un roman d'Ennio Flaiano et quelques ouvrages de Mario Tobino[3], l'un des meilleurs produits de la littérature italienne d'inspiration coloniale, celui qui a obtenu le plus de succès à l'étranger, où il a été traduit d'abord en anglais et ensuite dans dix autres langues.

Alberto Denti di Pirajno est né à La Spezia le 7 mars 1886. Fils d'une famille appartenant à la noblesse sicilienne (Pirajno est une ville près de Messine), il étudia la médecine à Florence. Interventionniste, il participa à la Première guerre mondiale d'abord comme lieutenant puis comme responsable des services de santé. Après la guerre, il exerça à l'Hôpital Psychiatrique de Milan jusqu'en 1925, l'année où, à quarante ans, il quitta l'Italie pour la Tripolitaine, où il avait été affecté en tant que médecin militaire auprès d'Amédée d'Aoste-Savoie (1898-1942), major de garnison à Buerat el Hsun, dans le Golfe de la Grande Sirte.

L'armée italienne, formée en grande partie d'askaris érythréens, avait depuis trois ans entamé la reconquête de la Libye qui, après avoir été conquise pendant la guerre de 1911-12, avait été presque entièrement réoccupée par les Libyens pendant la Première

guerre mondiale. Sous la direction de Giuseppe Volpi et Rodolfo Graziani, dès le mois de janvier 1922, et de Emilio De Bono, qui prendra la place de Volpi comme gouverneur de la Libye, à partir de l'année 1925, peu de temps donc avant l'arrivée de Denti, l'armée avait obtenu de nombreux succès contre ceux que l'on appelait les rebelles, la kabyle libyenne. La reconquête durera encore jusqu'en 1932, avec une escalade de violence qui entraînera des déplacements de populations entières et leur réclusion dans des camps de concentration, l'élimination des chefs rebelles ayant refusé de se soumettre, le bombardement de populations civiles, l'emploi des gaz toxiques et des tribunaux spéciaux.

Denti restera en Tripolitaine jusqu'en 1929 seulement, d'abord comme officier médecin, à Buerat el Hsun, Mizda, Misurata (réoccupée par les Italiens dès 1923, vidée de ses habitants et réduite à un tas de décombres); ensuite à Nalut, d'où, en faisant office de médecin mais aussi d'émissaire du gouvernement italien, il se déplace tout le long de la frontière avec la Tunisie jusqu'à l'oasis de Gadamès, qui avait été reconquise par les Italiens en 1924. Au début de l'année 1929, Denti passe au service de l'Administration coloniale, et est appelé à Tripoli pour rédiger un compte rendu sur les activités industrielles et agricoles de la Tripolitaine, qui avait été rattachée peu de temps auparavant à la Cyrénäique sous le gouvernement du général Badoglio, nommé à Tripoli en même temps que Denti.

Par la suite, en 1930, Denti est promu et muté en Erythrée, colonie italienne depuis 1889. Denti arrive à l'Asmara dans les années qui précèdent la guerre d'Éthiopie, est nommé commissaire régional des Basses Plaines occidentales basé à Agordat et ensuite des Basses Plaines orientales basé à Massawa (Mitsiwa). En 1935, quand Massawa commence à fourmiller de gerarchi et de militaires en prévision du déclenchement des hostilités contre l'Éthiopie, Denti demande et obtient d'être rapatrié en territoire métropolitain, ulcéré par l'improvisation et le désordre qui dérangent la vie de la colonie.

L'année suivante, en 1936, passant par Mogadiscio, en Somalie, il se rend dans les territoires nouvellement conquis, à Harare, et ensuite, en qualité de commissaire du gouvernement, dans les territoires occidentaux à la frontière avec le Soudan anglo-égyptien. Par la suite, il est appelé à Addis Abeba, comme chef de cabinet auprès d'Amédée d'Aoste, vice-roi d'Éthiopie depuis le mois de décembre 1937.

Il rentre à Rome en septembre 1937, où il reste jusqu'en mars 1941, date à laquelle il se rend à Tripoli, pour remplir sa mission la plus délicate du point de vue politique, celle

de préfet d'une ville ravagée par les incursions aériennes de l'aviation anglaise depuis le mois de mars 1940. C'est lui, Denti, qui remet la ville au général Montgomery. Son existence africaine se termine dans les camps de concentration anglais en Afrique Orientale, d'où il ne sera libéré qu'à la fin de 1945, plus de six mois après la fin de la guerre.

Une fois rentré en Italie, Denti, qui a maintenant soixante ans, se remet à écrire. Il avait déjà publié un recueil de poèmes (*Il minareto incantato*, 1921) et, en qualité de fonctionnaire du gouvernement, avait rédigé plusieurs rapports sur différents aspects de la vie coloniale; habitué par son activité de médecin et de haut fonctionnaire à la précision de l'observation et de la langue utilisée pour la transmettre, Denti évoque son expérience coloniale en deux ouvrages, *Un medico in Africa*, 1952, e *La mia seconda educazione inglese*, 1971, pour passer ensuite à la fiction avec les romans *Ippolita*, 1960, et *La mafiosa*, 1965. Il meurt à Rome le 15 janvier 1968[4].

Denti n'est ni un historien ni un témoin impartial; il ne fait pas non plus de propagande ni de militantisme politique. Mais quoi qu'il en soit, à une exception près, il semble ne pas s'apercevoir -en fait, il ne veut pas en rendre compte- de l'aspect violent de l'aventure coloniale italienne. Nationaliste et colonialiste convaincu, il semble considérer comme inévitable cet aspect de l'oeuvre de pénétration territoriale et politique. Dans ses mémoires, il n'y a pas la moindre trace des bombardements à l'ypérite des villages du désert libyen, ni de l'élimination systématique des populations d'Éthiopie qui avaient refusé de se soumettre à la colonisation. Si on les lit sans les replacer dans leur contexte historique, on court le danger de retomber dans la bonne conscience selon laquelle l'Italie aurait été une puissance coloniale "bienveillante" et "paternelle". Et c'est Denti lui-même qui participe de cette œuvre de falsification historique quand, à la fin de ses mémoires, face aux abus commis par les soldats anglais et soudanais à l'égard de la population de Tripoli après la chute de la ville dans leurs mains, il écrit que, alors que pour l'administration anglaise les populations des territoires conquis n'étaient que des "troupeaux humains à exploiter" (ce qui n'est pas peut-être faux), pour l'administration italienne elles seraient toujours un "ensemble qu'il fallait élever vers une forme supérieure et civilisée de conscience". Il faut donc lire les mémoires de Denti en consultant de temps en temps les ouvrages d'Angelo Del Boca, *Gli italiani in Africa orientale* (1976-1984) e *Gli italiani in Libia* (1986-1988)[5], qui nous rappellent, par exemple, qu'entre 1931 et 1932 100.000 habitants de la

Cyrénaïque furent déportés dans des camps de concentration et qu'en vingt ans de domination italienne, la population de cette colonie diminua de 60.000 unités. De plus, faute de pouvoir élever ses habitants vers "une forme supérieure de conscience", Mussolini n'avait-il pas recommandé au vice-roi d'Éthiopie Graziani "la politique de la terreur et de l'extermination des rebelles et des populations complices"[6]?.

L'œuvre de Denti est plutôt celle d'un observateur attentif et d'un témoin intéressé à la vie des colonies, une vie vue et décrite sous un éclairage particulier, celui du "dispensaire africain" d'un médecin engagé dans une sorte de mission humanitaire avant la lettre. Le fil conducteur de ses mémoires est celui des rencontres avec la population locale lors de ses visites au dispensaire et à domicile. Sous le regard clinique de Denti, se déploie toute la panoplie de la pathologie tropicale -malaria, parasitoses intestinales, tuberculose, ophtalmies endémiques, syphilis, maladies de l'enfant, typhus, morsures de vipères- et de maladies plus communes comme la sciatique, la grippe, l'épilepsie, la néphrite, la pneumonie. Dans un seul cas l'on voit apparaître une pathologie directement liée aux événements de la guerre, et c'est quand Issa ben Youssouf, contrebandier et informateur de Denti, se fait soigner pour une blessure au thorax provoquée par un coup de lance[7].

Ce qui est sûr, c'est que les guérisons obtenues par Denti, surtout de certaines maladies devant lesquelles la médecine traditionnelle était impuissante, lui ont permis, grâce aussi à son sens aigu du contact humain et de la communication, de tisser des relations souvent très solides avec les populations indigènes, avec leurs élites comme avec les gens du commun. L'intérêt de ses mémoires ne se limite pas à cet aspect clinique et thérapeutique de la vie coloniale. C'est au contraire à partir de ses relations que Denti put approfondir sa connaissance de la culture et des mentalités des arabes, des berbères et des touaregs. Ses relations avec ses malades sont un témoignage des modalités de rencontre et de frictions, de compréhension et d'impossibilité de traduire l'une dans l'autre deux conceptions de la santé et de la maladie, souvent incompatibles. Certes, l'efficacité des traitements que Denti conseille à ses malades lui vaut un respect aux limites de l'idolâtrie. La foi dans ses qualités de thaumaturge est telle qu'on va même jusqu'à lui demander de rendre la vie à un enfant mort depuis quelques heures. Et souvent, l'efficacité symbolique du traitement est égale, sinon supérieure, à son effet thérapeutique au sens propre. Le médicament, le comprimé, sont respectés, mais c'est l'instrument qui frappe le plus l'imaginaire, comme c'est le cas pour le bistouri "qui coupe le mal" ou pour la seringue, qui "remet la santé" dans le corps. En plusieurs occasions, l'acte médical dirigé contre les esprits qui provoquent les maladies est jugé

tellement incontournable par les malades que Denti est obligé de prescrire un placebo même dans les cas où le régime et l'hygiène seraient suffisants. A Tripoli, Denti va jusqu'à mettre en scène une véritable intervention chirurgicale, en pratiquant même une incision à la hauteur de l'estomac, pour guérir -par une intervention qui n'est que symbolique- un musulman, Hagg Ahmed es-Sed, souffrant d'un spasme, mais convaincu d'avoir un serpent dans l'estomac. Denti anesthésie le patient, lui pratique une ouverture de plusieurs centimètres, le recoud et, à son réveil, lui montre une couleuvre qu'il avait cachée dans le dispensaire. Et il obtient ainsi la guérison du patient, souffrant évidemment d'un mal d'origine psychosomatique. A Addis Abeba, après avoir soigné un prince d'Abyssinie souffrant d'une pneumonie, Denti doit résoudre un problème médical encore plus compliqué. Le ras, d'un âge déjà avancé, lui demande un remède contre l'impuissance. Denti lui prescrit alors -en jouant toujours sur l'efficacité symbolique de la relation médecin/patient/médicament placebo- un mélange d'extraits végétaux "universellement connu dans le milieu médical pour son inefficacité absolue"[8]. Et il obtient à nouveau une surprenante guérison.

Avec les moyens de la médecine occidentale d'avant la découverte des sulfamides et des antibiotiques, et en exploitant avec une véritable maestria l'efficacité symbolique de son rôle et des actes et instruments thérapeutiques, Denti devient une autorité reconnue. Mais toujours à l'intérieur du paradigme médical de la mentalité arabe: le véritable agent de la guérison est Dieu, et le médecin n'est que son intermédiaire, "un favori d'Allah qui lui a octroyé le pouvoir de dominer les mauvais esprits"[9].

L'origine des maladies s'explique en effet par des croyances qui intriguent le médecin rationaliste. Lalla Saïda, une vieille berbère du camp de Buerat el Hsun, lui explique ce que c'est la Tab'a, la Persécutrice, un mauvais esprit qui est la cause d'une série presque infinie de maladies, des cauchemars des vierges jusqu'aux douleurs des vieilles femmes et à la cécité des femmes adultères. La Tab'a n'est que l'un de ces génies personnels à qui l'on doit les idiosyncrasies individuelles, et qui sont différents des génies voyageurs, qui sont de leur côté la cause des épidémies, et des génies sédentaires, qui expliquent au contraire les endémies. La Tab'a a le même statut qu'un autre mauvais génie, le Elli 'ala Ktefha, "celui qui est sur l'épaule" des jeunes filles en fleur, l'esprit qui trouble les femmes enfermées dans le gynécée, et qui explique leurs crises hystériques, leurs convulsions, leurs brusques accès de folie. La mort en bas âge des enfants s'explique en revanche par l'apparition de l'oiseau nocturne, avatar d'une femme répudiée à qui la mort a enlevé ses jeunes enfants, et qui, aveuglée par son désir de vengeance, vole au-

dessus des maisons des femmes qui viennent d'accoucher pour y apporter la maladie et la mort.

Attiré par les mythes et les rites de la religiosité populaire, Denti fait un pèlerinage au marabout de Sidi Abdessalem, à Zliten, un sanctuaire de la fertilité où les femmes infécondes et les hommes stériles vont demander une progéniture, mais dont les eaux miraculeuses peuvent guérir toute sorte de maladies. C'est au cours de ce pèlerinage qu'apparaît cette ironie désacralisante qui, comme nous allons le voir, est l'un des traits caractéristiques de l'attitude de Denti envers toute superstition et idéologie:

> " - S'il est vrai que le marabout guérit tant de maladies, comment se fait-il que tant de malades viennent se faire soigner dans mon dispensaire?
>
> - Eh bien -explique Mohamed ed-Dernaoui- c'est que le dispensaire est gratuit.[10]"

Esprit laïc et fondamentalement incroyant, Denti se moque des superstitions. Il se sent plus attiré par les rites et les modes de vie où la cordialité, la générosité, la convivialité peuvent se donner libre cours sans subir le poids des superstructures religieuses: il décrit avec abondance de détails la cérémonie du mariage de son propre assistant Gemberié, un chrétien copte qui voulut que Denti soit son témoin, à la place de son père, lors de son mariage à l'Asmara; il est le principal invité du banquet pour la guérison d'un prince d'Abyssinie, une fête égayée par des dizaines de danseuses et de chanteuses et par des échanges satiriques de versets irrévérencieux entre les invités; et il est souvent l'invité de Rébécca Bouaron, la tenancière juive de la “maison” de Misurata, qui le reçoit avec une grande générosité, sans doute aussi parce que Denti est le responsable des contrôles de santé des jeunes prostituées.

Enfin, Denti s'intéresse aux rites, aux mœurs, aux modes de vie collectifs parce que, derrière ceux-ci, il cherche l'homme; son attention est en fait attirée par les individus, par les hommes et les femmes qu'il rencontre tout au long de son séjour africain. La description du caractère et du profil biographique de nombre des personnages qui fréquentent son dispensaire africain forme l'essentiel de ses observations, surtout lors de sa première mission en Tripolitaine. Ces portraits sont toujours marqués par sa sympathie, sa curiosité, son respect pour celui qui est différent, même quand la description devient gentiment moqueuse.

La plupart de ses personnages sont à peine esquissés, mais avec une telle précision de la langue, avec une telle acuité du regard qu'ils s'imposent au lecteur. Stefano Malatesta, critique littéraire de la Repubblica avait déjà remarqué l'abondance de portraits féminins dans les pages de ces mémoires[11]. En effet, les femmes, et surtout les prostituées y sont très nombreuses, puisque Denti les fréquenta de près en tant qu'officier de santé; il aurait pu retomber dans ce mélange insipide d'érotisme et d'exotisme qui est l'assaisonnement le plus employé par les romanciers "coloniaux" des années Trente. Fort heureusement, sa prose est plus moderne que celle de Mario dei Gaslini ou de Mitrano Sani[12], et est dépourvue de la sensiblerie et des lieux communs de la littérature populaire. L'érotisme n'est pas absent, mais ses portraits de femmes vont au-delà du stéréotype grâce à l'inspiration réaliste de l'auteur.

Les types féminins décrits par Denti se situent entre deux extrêmes: d'un côté, la femme enfermée, la femme recluse, possédée et échangée, comme Sitta Mamouna, la jeune recluse du harem de Hagg el Talatin, marchand de Gadamès, qui est la victime de convulsions causées par le génie qui est sur les épaules des jeunes filles en fleur dont nous avons parlé plus haut, et dont l'état s'explique, selon Denti, par sa condition d'enterrée vivante, de recluse à perpétuité, et par l'homosexualité du mari et de ses autres femmes; ou comme Tahouk, l'adolescente touareg en état de asrì, qui est offerte à Denti en signe de reconnaissance pour avoir soigné Kemmeda, l'oncle de celle-ci; ou encore comme la jeune chanteuse érythréenne que le ras éthiopien guéri par Denti de sa pneumonie lui offre en cadeau.

Et à l'extrême opposé, la libre femme touareg, emblème d'une société matriarcale qui a accentué ce caractère à la suite de la décadence de la fonction militaire des hommes provoquée par l'arrivée des européens: la vieille Tara Oult Isaran, amante formidable, chanteuse admirée, en est le prototype, elle qui est le véritable chef de sa tribu touareg Imanghassatén, elle qui en est la gloire même, puisque, jeune, elle en a aimé tous les hommes, et, adulte, est restée fidèle jusqu'à la mort au mari qu'elle s'est choisi.

Entre ces deux extrêmes se situent les autres personnages féminins, comme Lalla Saïda, la vieille femme respectée du camp de Buerat el Hsun, Fousouda, la noire charmeuse de scorpions ou la jeune Farma qui, pour démontrer sa pudeur à son mari, refuse de se faire visiter par le toubib chrétien, mais qui, une fois le mari parti, se déshabille sans aucun problème.

Mais le plus complet des personnages féminins qui peuplent le dispensaire africain de Denti est celui de Damesa Oult Adou. Sa vie paraît vraiment sortir des pages d'un roman

populaire; Damesa est la transposition dans la réalité du prototype littéraire de la jeune fille, belle et seule, victime de toutes les luxures. Si elle avait été une princesse, elle aurait été la protagoniste d'un roman grec d'aventures des premiers siècle de notre ère, comme Anthias ou Chloè, si elle était née au Moyen Age, elle aurait pu ressembler à l'héroïne d'une des nouvelles méditerranéennes du Décameron ou des Mille et une nuits. Si elle était repentie, ou punie, elle aurait pu devenir la protagoniste d'un roman de Carolina Invernizio. Mais c'est une vraie femme, née à la fin du XIXe siècle dans le Sahara algérien, en pleine guerre civile, et, même s'il est vrai qu'au moins en partie sa vie semble calquer un topos immortel de la narrativité, l'inspiration réaliste et l'absence de toute finalité moralisante sauvent son portrait du danger d'une stérile littérarité. Butin de guerre d'un sergent français pendant la pénétration française dans le Sahara, Damesa, de la tribu des Taitôk, voit mourir sous le feu tous les membres de sa famille. Elle est soustraite au sergent par un lieutenant qui en fait sa maîtresse et l'emmène à Rabat. Quand le lieutenant est rapatrié, Damesa n'a pas d'autre choix que celui de devenir prostituée à Alger. Mais, "insatisfaite de soi-même et des autres", elle traverse la Méditerranée pour finalement aborder à Marseille, où elle sera la "sultane des Montagnes Bleues" dans un stand exotique de l'Exposition coloniale. Nous sommes dans les années qui précédent la première guerre mondiale; à Marseille, Damesa ne peut que tomber dans les bras d'un souteneur "aux yeux de velours", qui la séduit, l'exploite et finalement l'abandonne. Damesa est alors rapatriée, marquée au sceau d'infamie de sa profession de prostituée. Encore une fois insatisfaite, elle quitte Alger pour le Sahara ravagé par les émeutes, et se met à la recherche de sa tribu Taitôk. Mais la tribu est dispersée, et Damesa est alors accueillie par les touaregs Imanghassatén, et c'est au sud de Gadamès qu'elle rencontre Denti.

Un autre personnage est construit d'une façon plus élaborée: Bougueshah, le marchand d'ombres, le "maîtres des mensonges", le "roi du pays des inventions chimériques", un personnage picaresque et extraordinaire qui passe sa vie entre les ports des deux côtés de la Mer Rouge, de Massawa à Hodeida et à Aden et toujours plus loin à Bet el Tessaur, sur les côtes de l'Océan Indien, et à Téhéran. Le personnage est extraordinaire par ses talents de charlatan aventureux, qui change sans cesse de nom, d'identité, d'activité, pour pouvoir mener à bien ses fraudes et ses manigances; il est entremetteur et homosexuel dans le quartier musulman de Massawa et devient ensuite le serviteur privilégié d'Abdallah, le secrétaire municipal de la ville de Hodeida, au Yemen, où il organise un réseau de rencontres entre les marins et les femmes recluses des notables de la ville. Contraint à fuir Hodeida, il cherche refuge à Aden, où il travaille comme infirmier auprès d'un médecin d'origine grecque; profitant de son absence, il

vole tout le matériel de son dispensaire et s'installe comme médecin à Bet el Tessaur, plaque tournante des échanges commerciaux de l'Océan Indien; là, il monte un réseau de contrebande dont il est le chef; enfin, après la Deuxième guerre mondiale, on le retrouve à Téhéran, membre de la commission pour la nationalisation du pétrole iranien. La vie de Bougueshah, comme celle de Damesa, dépasse l'imagination. Le procédé narratif que Denti emploie pour construire son personnage est aussi remarquable. La personnalité de Bougueshah, que Denti a connu personnellement à Massawa, s'enrichit d'un halo de légende grâce à la multiplication polyphonique des narrateurs et des sources diverses qui rapportent les nouvelles de ses aventures: Bougueshah apparaît dans les histoires que racontent les marins qui parcourent les ports de la mer Rouge -que ce soit Massawa ou les Îles Dalak-, dans les confidences d'un marchand de perles, dans la correspondance que Denti échange avec le docteur Spiro Photiadés, un médecin grec que Denti rencontre sur le bateau qui le ramène en Italie. Et enfin, il apparaît une dernière fois dans les pages d'un magazine, qui le présente comme le docteur Moussafer ed-Din, secrétaire de la commission pour la nationalisation du pétrole iranien.

D'autres personnages encore peuplent le dispensaire africain de Denti di Pirajno. Abdallah Es-Salah, chef de la tribu des Séraxas; Shami ag Ibeggi, le noble touareg chez qui se mêlent l'ancienne fierté du chef militaire et la misère insolente du vaincu; Hagg Benassem Ben Saïd, le sorcier de Buerat el Hsun qui soigne les mauvais esprits par la transe; et le ras éthiopien dont la reconnaissance pour Denti, qui l'a soigné d'une pneumonie, se traduit par les cadeaux les plus inattendus: une chanteuse, un léopard, un nain bossu qui deviendra le bouffon de la cour d'Amédée d'Aoste-Savoie, vice-roi d'Éthiopie.

La plupart du temps, les personnages masculins de Denti incarnent la fierté et la dignité des populations du Nord et de l'Est africain; et le ton du récit oscille entre l'admiration pour leur caractère et une certaine complaisance pour l'aspect parfois grotesque, aux yeux d'un européen, de leurs habitudes. Mais dans un cas - celui du lien d'amitié qui se crée entre le vicaire apostolique de Tripoli et le maire arabe de la ville - se fait jour le rêve d'une communion possible entre les peuples des deux rives de la Méditerranée, basée sur le "sens profond de la misère et de la charité"[13]. En effet, entre le vicaire apostolique, de condition modeste, érudit, polyglotte, expert en droit canonique musulman, et le pacha de Tripoli, noble et analphabète, mémoire vivante de sa communauté, se tisse un lien d'amitié qui permet, pour une fois, de dépasser ces barrières de l'incompréhension, de la distance qui définissent normalement les relations

entre les européens et les habitants des colonies; un lien fondé sur leur indifférence commune à l'égard de la maladie et de la douleur, sur le mépris des biens matériels et sur un sens religieux de la solidarité envers les pauvres et les déshérités. Avec l'évocation de cette étrange amitié, Denti exprime en fait ses aspirations humanitaires, ce qui constitue l'aspect le plus noble de son expérience de médecin colonial; des aspirations que symbolise la prière qui a lieu en même temps à la Synagogue, à la Cathédrale et à la Mosquée de Tripoli lors de l'agonie du vicaire, emblème d'un rêve œcuménique qui ne se réalisera jamais.

Car, s'il est vrai que l'aspect narratif est à première vue prépondérant, l'ouvrage de Denti n'est pas dépourvu de contenu idéologique. Denti partit pour la Libye, poussé par son esprit d'aventure, par sa curiosité illimitée pour l'homme, et convaincu de la mission civilisatrice des nations européennes en Afrique. Son livre évoque en maintes occasions sous le ton de l'élégie l'honnêteté, l'esprit de sacrifice, l'abnégation des pionniers de la colonisation, commerçants, fonctionnaires, militaires, agriculteurs et de leurs femmes, blanches ou métisses, nées souvent en Afrique et restées fidèles aux côtés de leurs maris qui "travaillaient leur petit champ avec une foi qui prenait un sens et un but grâce à leur présence"[14].

Denti ne cessera jamais de nourrir de la curiosité, de la compassion et une volonté sincère de compréhension des populations de Libye et d'Erythrée, mais toujours dans le cadre de ce paternalisme colonial qui lui fait rêver de rencontrer dans l'Au-delà son assistant Gemberié qui, avec "ses yeux de chien fidèle", l'attendrait encore pour se mettre à son service. Denti est en quête de l'aspect humain, universellement humain, des personnages qu'il rencontre et qu'il soigne, que ce soit des informateurs ou des prostituées, des princes ou des marchands. Il saisit, même chez les personnages les plus éloignés de lui sur le plan culturel, le détail révélateur de leur humanité, comme l'anxiété et la peur qu'il lit dans les yeux du chef de la tribu des Kouafis, violent et prévaricateur, mais préoccupé par l'état de santé de sa fille.

Mais cette expérience coloniale ne pouvait pas ne pas le marquer. Denti était un libre penseur et se moquait de tout préjugé et de toute idée reçue. Il se moquait par exemple de l'antisémitisme ambiant:

> "Rébécca -la tenancière de la maison close de Misurata- était juive, mais elle ignorait cette avarice que celui qui n'a pas connu un chrétien pingre croit être un trait caractéristique des juifs"[15]

Il se moquait aussi des idées reçues de l'humanisme naïf. Par exemple, après avoir constaté la haine réciproque que se vouent les prostituées musulmanes et leur infirmière juive, il écrit:

> "Même dans ce tout petit monde, le malheur unit les créatures, et le sentiment religieux fait qu'elles fraternisent"[16]

Les superstitions le font sourire:

> "Je suis presque persuadé que les quatre cinquièmes de la pathologie humaine subissent l'influence de Sidi Abdessalam et la concurrence de ce marabout mort depuis quatre siècles me paraît déloyale."[17]

Et les préjugés ethniques l'amusent:

> "Les berbères trouvent que les arabes sont obtus, voleurs et traîtres; alors que les arabes disent que les berbères ont l'avidité des juifs, le poison de l'aspic et l'honnêteté d'une prostituée. Sans doute les uns comme les autres ont-ils tendance à exagérer les défauts de leur voisin"[18]

Au bout de quelque temps, cette sagacité se tourne vers les protagonistes du monde colonial, vers la gestion de la conquête, et finit par remettre en cause les certitudes du début. Denti ne remet pas pour cela en cause la légitimité de la présence italienne en Libye, Erythrée et Éthiopie. En fait, il ne se pose même pas la question qui est aujourd'hui au cœur de la réflexion sur les missions humanitaires, c'est-à-dire celle de la légitimité de l'exploitation politique de l'aide humanitaire. Denti utilise sans aucun problème les confidences de la mère d'un de ses patients pour mettre fin à une contrebande d'armes organisée à la frontière de la Libye et de la Tunisie; sous couvert de son activité de *medico condotto*[19] du désert, il organise un réseau d'informations et de relations avec les réfugiés berbères, les Mohagérin, c'est-à-dire la résistance antifrançaise en territoire tripolitain. Dès le début, dès son séjour à Misurata, il accepte que ses visites *extra mœnia* soient utilisées par le chef du secteur militaire de la ville pour "attirer dans l'orbite du Gouvernement les indécis", les tribus qui ne se sont pas encore soumises au Gouvernement italien.

Mais plus on avance dans le temps, et plus l'ironie se tourne vers l'intérieur, touchant aux mœurs et au genre de vie des colons italiens. Le chapitre consacré aux touaregs est significatif à ce point de vue, car le contraste devient évident entre la sympathie, l'admiration même, que Denti nourrit pour certains touaregs extraordinaires et la dérision qu'il affiche à l'égard du monde colonial. Denti stigmatise sans pitié l'incompétence de la plupart des gouverneurs des colonies (à l'exception de Giuseppe Volpi en Tripolitaine et de Ferdinando Martini en Erythrée), leur vanité, le danger qu'ils représentent pour la Patrie et pour les colonies, la prétention provinciale de la Tripoli coloniale, le comportement abject et méprisable de certains ministres, généraux et hommes d'affaires à l'égard des prostituées, des *sciarmutte* de Tripoli. Les différents gouverneurs de Libye, avant leur nomination, "avaient vu quelques hommes de couleur parmi les acrobates du cirque ou le personnel des cinémas"; les notables fascistes envoyés par la capitale "sont persuadés que les alizés sont des tribus de cannibales".

Quand Denti est muté en Erythrée, les choses ne s'arrangent pas. Les personnages grotesques, ou pathétiques, sont désormais presque tous des Italiens. Denti peint un portrait cruel d'un gouverneur des Territoires d'outre-mer catholique et bigot bouleversé par un décolleté trop audacieux; il tourne en ridicule la jeune femme du fonctionnaire italien (la sora Rosa de Figline Val d'Arno) qui perd tous ses moyens, entourée qu'elle est par le lieutenant qui l'appelle "donna Rosa" et par des "dizaines d'hommes faméliques qui lui baisent la main dix fois par jour"[20]. Et il regarde d'un œil indulgent mais certainement pas admiratif, la communauté italienne de l'Asmara, "qui se contente de s'en tirer de la façon la moins désagréable en travaillant, en allant à la chasse et en faisant l'amour"[21]. Le contraste avec les aspirations civilisatrices du début, avec l'héroïsme des pionniers est on ne peut plus évident.

La crise des certitudes se fait jour de plus en plus. Même le savoir de l'Occident, celui qui au fond justifiait la conquête, qui était le fondement même de la supériorité de l'Occident, montre ses limites devant la souffrance et la mort. Une amie de Denti, une femme arabe occidentalisée, est perdue, égarée devant sa maladie:

> "L'éducation occidentale lui a appris beaucoup de choses qui ne compenseront jamais celles qui lui ont été enlevées. Elle parle quatre langues, a lu Freud, conduit une voiture de course, mais elle a perdu la foi simple de son peuple qui accepte son destin car 'C'est Lui qui

> donne, et c'est Lui qui enlève: de toute façon c'est bien'"[22]

Denti arrive en Erythrée à la veille du "saut en Éthiopie", de la guerre d'agression du régime fasciste contre l'Abyssinie. Tout d'un coup, nous sommes plongés dans une atmosphère de violence, dans cette guérilla qui précède l'invasion, à laquelle les Éthiopiens répondent -c'est Denti qui parle- "en donnant libre cours à leur anxiété par des razzias soudaines". Le premier récit du journal éthiopien est un long récit de chasse à l'homme dirigée par Denti lui-même, dans le but de venger la castration de quatre enfants d'un village à la frontière de l'Erythrée et l'Abyssinie, où la population avait refusé de collaborer avec la guérilla anti-italienne. Denti justifie son action répressive par une prétendue "monstruosité" des bandits d'Abyssinie, et applique de ce fait d'une façon mécaniste la logique de la diplomatie italienne qui, dans les années Trente, n'a jamais cessé de justifier auprès de l'opinion publique internationale son action de conquête par la "barbarie" des Éthiopiens. Pour Denti, ces "bandits" sont des "êtres monstrueux… des bêtes immondes… stupides … et têtues". Cela l'autorise donc à mettre en application cette "politique de la terreur et de l'extermination" ordonnée par Mussolini dans une fameuse lettre à Graziani[23]. Les rebelles capturés sont exécutés sur-le-champ par les askaris érythréens:

> "Quand nous arrivâmes sur la crête où les baobabs gesticulaient de leurs branches dépouillées tout était fini et Hailé Selassié (un askari) était en train d'essuyer la lame de son couteau avec une poignée d'herbe. Même pas un quart d'heure n'était passé depuis le premier coup de fusil. Devant nous, gisaient les quatre cadavres des sciftà…"[24]

Ce récit de la chasse aux rebelles éthiopiens est le seul épisode sanglant du livre. Nous sommes très loin du paisible dispensaire de Tripoli, parmi les touaregs, les *sciarmuttes*, les pachas et les chefs de tribus soumises. Quelques années de vie coloniale ont suffi pour passer du rêve œcuménique symbolisé par l'amitié entre le pacha et le vicaire, à la philosophie sinistre et cynique exprimée dans ces pages:

> "Dans le cœur de chaque homme dort un justicier. Nous faisons tous partie de la foule qui lapide l'adultère"[25]

Il est vrai que les massacres, les abus, les tortures, la politique d'extermination du régime fasciste en Éthiopie sont absents des mémoires de Denti. Mais le glissement progressif du rêve de la communion des deux cultures, de la civilisation du continent africain, à cette brutalité qui s'exprime sous forme de justice sommaire, est là pour nous rappeler que si un colonialisme "humain" a existé, il a peut-être existé dans les aspirations de quelques-uns de ses acteurs, mais jamais dans la réalité.

Les mémoires de Denti peuvent être lues comme le journal d'une désillusion. L'introduction au récit de son séjour à l'Asmara dit toute l'amertume et le ressentiment que Denti a accumulés tout au long de son expérience coloniale. L'Asmara a tous les défauts de la province italienne -l'ennui, la petitesse des esprits- avec en plus l'impossibilité de s'évader vers "l'anonymat d'une grande ville". Elle est l'image même de l'échec des espérances civilisatrices: Denti est consterné face aux "ambitions déchues des rues de l'Asmara". Et quand, en 1935, le "saut en Éthiopie" étant imminent, la ville commence à fourmiller d'administrateurs incapables, de services secrets inefficaces et en concurrence l'un contre l'autre, de profiteurs de toute sorte et de cadres militaires mal préparés, Denti demande à être rapatrié.

A l'exception du portrait du ras éthiopien que nous avons déjà cité, Denti ne nous dit rien des deux années qu'il passa en Éthiopie, d'abord comme représentant du gouvernement dans les territoires de l'Ouest, puis comme chef de cabinet à Addis Abeba auprès du vice-roi Amédée d'Aoste. La pudeur, ou la prudence, lui conseillent de glisser sur cette période qui va du mois de mai 1936 (qui coïncide avec la proclamation de l'Empire) au mois de septembre 1938; une période où, soutenu par le consensus des masses et de tous les secteurs clés de la culture et de la société italiennes, le régime fasciste occupe systématiquement, avec la plus grande brutalité, l'Éthiopie, en éliminant par la terreur tous les foyers de résistance, en appliquant à la lettre le principe de la responsabilité collective pour tout acte de résistance isolé[26].

En revanche, Denti ne passe pas sous silence le dernier épisode de sa carrière de fonctionnaire colonial, c'est-à-dire la chute de Tripoli aux mains des Anglais. Et ici encore, à côté d'une haine contre les Anglais qui fait partie des aspects les moins nobles du livre, ce sont les cadres militaires italiens et les agitateurs nationalistes qui sont mis en accusation:

> "Tout le monde était parti: les condottieri qui avaient promis de défendre la ville jusqu'à sa dernière pierre, les gerarchi qui disaient 'personne ne passera par ici', tous. Le

> dernier bateau hôpital détourné sur Zouara était parti sans blessés, mais chargé d'aigles et de médailles"[27]

La désillusion, le sens de la faillite radicale d'une expérience et d'un espoir l'envahissent:

> "Maintenant que tout est fini je sens soudain la fatigue de ces deux ans {mais il voudrait dire vingt} de travail et de guerre; le poids des efforts sans but, des risques inutiles, des angoisses sans espoir"[28]

Déjà à l'Asmara, le désenchantement, la disparition de tout espoir avaient emporté avec eux l'optimisme souriant du début. La sympathie, la curiosité envers l'homme, envers l'humanité dans toutes ses manifestations avaient laissé la place à la vision des misères et des mesquineries humaines:

> "J'ai toujours envié les vétérinaires. Ils peuvent soigner leurs malades sans être affligés par leur palabres, ils ne sont pas tourmentés par les scrupules morbides des psychasthéniques, par les mensonges des mythomanes, et le spectacle de l'égoïsme sans pitié et de la lâcheté de l'homme leur est épargné; ils ne sont pas persécutés par l'ignorance prolixe, verbeuse et pédante des parents ; il ont la certitude que leurs prescriptions seront observées avec rigueur. Et finalement - puisque ce pauvre fils d'Adam ne vit pas que de pain - ils peuvent parfois tomber sur le quadrupède qui leur est reconnaissant pour les soins qu'il a reçus, et pour la santé qu'il a retrouvée"[29]

Et ce n'est pas un hasard si le personnage le plus émouvant de cette partie éthiopienne des mémoires de Denti n'est ni un homme ni une femme, mais une tigresse, Neghesti l'impératrice qui, après avoir été soignée par Denti, devient le chouchou de la maison:

> "Son grand amour c'était moi. Le matin, quand Omar m'apportait mon café, Neghesti l'accompagnait et venait immédiatement s'asseoir à mon chevet. Les griffes bien rentrées, elle caressait mon visage et lissait mes cheveux avec ses pattes de devant, frottait son museau contre

mon cou et léchait ma figure en ronronnant comme une chatte géante." [30]

Neghesti, qui mourra inexplicablement quelques jours avant le départ de Denti pour Rome, mérite de figurer dans la galerie idéale des animaux de notre littérature, ultime souvenir émouvant d'une expérience africaine commencée dans de grands espoirs bien naïfs, et achevée dans le sang du désastre militaire et moral qui mit fin à l'Empire colonial fasciste.

**Claudio MILANESI**

---

[1]Cf. "L'Azione coloniale", 1er et 15 février 1931, cit. par Angelo Del Boca, *Gli italiani in Libia. Dal fascismo a Gheddafi*, Milan, Mondadori, 1994, p. 171-2.

[2]Alberto Denti di Pirajno, *Un medico in Africa*, Vicenza, Neri Pozza Editore, 1994 (Ière éd. 1952); (désormais MiA).

[3]Ennio Flaiano, *Tempo di uccidere*, Milan, Rizzoli, 1973 (Ière éd. 1947); Mario Tobino, *Il deserto della Libia*, Turin, Einaudi, 1955.

[4]Alberto Denti di Pirajno, *Il minareto incantato*, "Rivista d'Italia", Milan, 1921; id., *La mia seconda educazione inglese*, Milan, Longanesi, 1971; id., *Ippolita*, Milan, Lerici, 1970; id. *La mafiosa*, Milan, Longanesi, 1965.

Denti est aussi l'auteur de deux ouvrages de gastronomie, *Il gastronomo educato*, Vicenza, Neri Pozza, 1950 (3e éd., 1985) et, avec Massimo Alberini, *Siciliani a tavola*, Milano, Longanesi, 1970.

[5]Angelo Del Boca, *Gli italiani in Libia. Tripoli bel suol d'amore. 1860-1922*, Milan, Mondadori, 1993; id., *Gli italiani in Libia. Dal fascismo a Gheddafi*, cit.; id. , *Gli italiani in Africa orientale*, Milan, Mondadori, 1992, 4 voll.

[6]télégramme de Mussolini à Graziani (8 juillet 1936), reproduit dans Angelo Del Boca, *I gas di Mussolini*, Rome, Editori Riuniti, 1996, p. 162. Tous les textes sont traduits par l'auteur de l'article.

[7]MiA, p. 98.

[8]MiA, p. 288.

[9]MiA, p. 17.

[10]MiA, p. 91

[11]Stefano Malatesta a consacré deux articles à la rédécouverte récente de l'œuvre de Denti di Pirajno: "Dalla Libia con onore", *la Repubblica*, 26 janvier 1994; et "Il medico che curò l'Africa", la Repubblica, 26 novembre 1994. Par contre, Denti n'est pas cité une seule fois dans l'ouvrage collectif *Africa. Storie di viaggiatori italiani*, Milan, Electa, s.d., pourtant consacré aux voyageurs et colonisateurs italiens en Afrique.

[12]cf. Del Boca, *Gli italiani in Libia. Dal fascismo a Gheddafi*, cit., p. 167-173.

[13]MiA, p. 157

[14]MiA, p. 181

[15]MiA, p. 80

[16]MiA, p. 80

[17]MiA, p. 91

[18]MiA, p. 94

[19]médecin généraliste salarié de l'Etat.

[20]MiA, p.180

[21]MiA, p. 179

[22]MiA, p. 212

[23]Cf. note 6

[24]MiA, p. 193

[25]MiA, p. 187

[26]*Storia d'Italia Einaudi. Dall'Illuminismo a oggi*, 4, III, Turin, Einaudi, p. 2249.

[27]MiA, p. 295

[28]MiA, p. 292
[29]MiA, p. 253
[30]MiA, p. 258